



# GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 182.

JEUDI, 30 Juin 1808.

## EXTÉRIEUR.

### TURQUIE.

Constantinople, le 11 mai.

Tous les individus attachés à l'ancienne légation russe, qui se trouvaient encore ici, ont profité de la belle saison pour retourner à Odessa et de là à Pétersbourg. Le premier interprète de cette légation, M. Joseph Fonton, qui était revenu ici depuis quelque temps, est également parti pour Pétersbourg. Ce départ ne fait rien augurer de favorable de nos négociations avec la Russie. Cependant les hostilités n'ont pas encore recommencé, malgré l'expiration du terme de l'armistice, et même les communications sur les deux rives du Danube continuent d'avoir lieu. Au reste, la Porte fait les plus grands efforts pour mettre l'armée et la flotte dans le meilleur état. Depuis que tout commerce avec la Méditerranée a cessé, nos négocians ont dirigé leurs spéculations vers la Crimée. Les marchandises asiatiques qui naguère étaient transportées à Trieste, sont maintenant conduites à Odessa par la Mer Noire. Les Anglais ayant quitté leurs stations devant Smyrne, quantité de bâtimens qui s'y trouvaient ont fait voile pour Odessa, Cherson et Tancarock.

Askier-Kan, ambassadeur de Perse près la cour de France, se dispose à partir pour Paris. Il a été présenté dernièrement au grand-seigneur.

Les janissaires qui défendent les châteaux des Dardanelles ont fait des incursions dans le voisinage, et ont commis beaucoup d'excès.

(Journal de l'Empire.)

### DANEMARCK.

Copenhague, le 18 juin.

La frégate anglaise le *Tartare*, de 44 canons, s'était introduite à la faveur d'un brouillard, dans le pavillon hollandais, dans la rade de Biorroe, près de Berghen; on s'en aperçut, parce qu'il manquait un des bateaux de piquet, qui sont montés par quatre soldats. Un nouveau piquet qu'on y envoya, trouva le bateau dégaré d'hommes; il y avait un pistolet anglais, un boulet de 12 livres, et des traces de sang. Bientôt après, on aperçut quelques barcasses ennemies; aussitôt on détacha quatre chaloupes canonnières, portant chacune un canon de 24, et une autre plus grande portant deux canons du même calibre. Cette flotille trouva la frégate sous voile près de Biorroe, l'attaqua aussitôt, et entretint avec elle un feu continuel pendant 57 minutes. Il survint alors un vent de sud, qui obligea la flotille de se retirer. Nous avons perdu quatre hommes dans ce combat.

(Journal du Commerce.)

### HONGRIE.

Semlin, le 6 juin.

Avant-hier, de grand matin, le conseiller-d'état russe, M. Rodofnikin, est arrivé ici de Belgrade, et a eu une entrevue de plusieurs heures avec M. Persch, commandant de notre ville. Il paraît que ce voyage a quelque rapport à l'espèce de mésintelligence qui vient d'éclater entre les insurgés de Servie et les autorités autrichiennes. Nous leur avons fourni des vivres, des fruits, et toute sorte de provisions dont ils avaient le plus grand besoin; en même temps, on cherchait à entamer avec eux une négociation importante, dont le but n'est pas connu du public; mais le caractère turbulent des Serviens les a engagés à rompre brusquement la négociation et à se refuser à tous les arrangemens nécessaires à la tranquillité des deux pays. Instruit de cette conduite des Serviens, l'archiduc Louis, en sa qualité de directeur-général des frontières, a envoyé au feld-maréchal Simbschen l'ordre de ne plus permettre à aucun Servien de passer sur notre rive, de défendre toute entrevue entre les sujets de l'Autriche et les Serviens, de renvoyer tout négociant servien qui n'aurait pas de passeport en règle; enfin, de renvoyer sous escorte tous les bâtimens serviens qui s'approcheraient du territoire autrichien, à l'exception de ceux qui sont chargés de transports d'argent. On assure que cet ordre de l'archiduc Louis est arrivé ici le jour même de la visite de M. de Rodofnikin.

Le nombre des troupes est extrêmement considérable, soit dans notre ville, soit dans les environs.

(Journal de l'Empire.)

### ALLEMAGNE.

Vienne, le 15 juin.

S. A. I. l'archiduc Louis est attendu, de retour du voyage qu'il vient de faire sur les frontières militaires de la Hongrie. On exécute maintenant les dispositions qui avaient été prises pour l'amélioration de ces provinces. Les nouvelles lois relatives aux frontières militaires des pays de Warasdin, de Karlsbad, de l'Esclavonie et du Banat, parurent l'année dernière. L'édit impérial qui en ordonne la promulgation, est daté du 7 août de l'année 1807; il se termine ainsi:

« Nous avons confié l'exécution de ce système, et de nos projets et plans ultérieurs, pour le bien des frontières, à l'activité particulière et à la sagesse de notre aimé frère l'archiduc Louis. Les habitans des frontières trouveront dans ce choix une nouvelle preuve de notre bienveillance et de notre sollicitude. Les généraux-commandans, les référendaires, qui leur sont adjoints, les divisionnaires, brigadiers, et leurs sous-employés, les commandans de régimens, les officiers supérieurs et d'état-major, tous ceux qui sont chargés en partie de l'accomplissement de ces plans et de ces ordres, seconderont avec un zèle louable les efforts de notre bien-aimé frère; et les habitans des frontières se conformeront avec docilité, avec bonne volonté et avec efficacité aux mesures qui ont été prises pour leur bonheur. Ce n'est qu'en réunissant nos efforts, et nos travaux, que nous pourrions atteindre ce but. Ceux qui se signalent par leur énergie et par leur bonne volonté à seconder les soins de notre bien-aimé frère, pour l'exécution de nos vues, peuvent être assurés que nous les distinguerons par d'honorables récompenses; mais ceux qui négligeraient leur devoir, qui s'opposeraient au bien commun par egoïsme ou méchanceté, ressentiront les effets de notre mécontentement, et seront punis immédiatement aux peines qu'ils auront méritées.

Donné, etc.

Signé, FRANÇOIS.

L'archiduc CHARLES, généralissime.  
L'archiduc LOUIS, feld-maréchal lieutenant.

Par ordre de S. M. Charles DE PIDOLL.

— Le change sur Augsbourg a été aujourd'hui de 229, et a fini même par être de 230; on n'avait pas encore vu une baisse semblable. Les papiers de l'Etat se soutiennent au contraire depuis quelques semaines, sur le même pied.

(Gazette de France.)

Du 21 juin.

Les affaires de la Servie ont suivi une marche plus régulière; depuis que le synode ou comité dirigeant l'insurrection a été remplacé par un sénat dont Czerni-Georges est président. On a fait une circonscription de districts pour faciliter l'action de l'administration civile, et pour mettre plus d'ordre dans la levée des fonds du pays.

Les principales forces se composent des milices, qui comprennent toute la population en état de porter les armes, et qui s'organisent par paroisses et par districts. On les fait marcher sur les points où l'on veut attaquer ou se défendre.

Outre ces milices, il s'est formé des bandes de volontaires, que Czerni-Georges a cherché à assujettir à quelques réglemens, en les formant en compagnies et en corps plus nombreux. Ces corps renferment beaucoup d'aventuriers, d'Arnautes, de voleurs, tous les Grecs et Albans qui étaient au service du prince Ypsilanti en Valachie, et qui n'ont pas été incorporés dans les Cosaques.

On porte à 10,000 hommes le nombre des volontaires. Ils sont répartis dans les différens cantons de la Servie, et restent sous les ordres des chefs de bande qui les ont recrutés.

Des commandans en chef serviens sont établis sur quatre points principaux, et ont autour d'eux 5 à 600 volontaires, auxquels se joignent, lorsqu'ils doivent agir, les milices des paroisses et districts de leur commandement.

Melenko, le meilleur de leurs chefs, est placé sur les montagnes parallèles au Danube, entre Orsova et Widdin; il est chargé des communications avec les Russes, qui occupent de l'autre côté du Danube, la Petite-Valachie. Le second corps est placé devant Nissa; le troisième et le quatrième sont du côté de la Bosnie.

Les insurgés serviens occupent à peu-près toute l'ancienne Servie, à l'exception de Nissa, de Lescowitza et de quelques petites places au pied des montagnes qui les séparent de l'Albanie et de la Macédoine.

(Journal de l'Empire.)

Wurzburg, le 21 juin.

Nous avons l'espoir de posséder bientôt S. A. I. notre grand duc, avec toute sa famille; on fait au château de Werneck, qui est la résidence d'été de notre souverain, toutes les dispositions nécessaires pour le recevoir. On croit que ce prince arrivera dans les premiers jours du mois prochain.

(Journal du Commerce.)

Francfort, le 21 juin.

Le prince-primat a décerné la médaille d'or pour le mérite au père Placide Henri de Saint-Emmeran, en considération d'un ouvrage qu'il vient de publier, et qui a dû lui coûter beaucoup de travail, sur la détermination des poids et mesures en usage dans la principauté de Ratisbonne. Le père Placide donne dans cette ville un cours de physique expérimentale, dont les leçons ont lieu deux fois par semaine, et sont très-suivies.

(Publiciste.)

### ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 21 juin.

Hier matin, M. le conseiller-d'état chargé du portefeuille du département des affaires étrangères a eu l'honneur de présenter à S. A. I. le prince vice-roi, M. Fleury, consul-général de France en résidence ici; il est immédiatement entré dans l'exercice des fonctions de sa place.

(Courier de l'Europe.)

Du 23 juin.

Par un décret, S. A. I. le prince vice-roi avait arrêté que quinze jeunes gens des premières familles du département du Metauro feraient partie du corps-royal de la garde d'honneur. Ce décret n'est parvenu au préfet du Metauro que le 2 juin, et, dès le 12, il y avait vingt volontaires au-delà du contingent demandé, qui s'étaient présentés, savoir: quinze jeunes gens du district d'Ancone et cinq du district de Sinigaglia.

Les jeunes gens des départemens du Musone et du Tronto se disposent à suivre le même exemple.

Le 21, jour anniversaire de la naissance de S. A. I. la princesse vice-reine, il y a eu cercle et fête à la cour, dans le palais de la Villa-Bonaparte. Les grands-officiers de la couronne, les officiers civils et militaires de la maison du roi, les ministres, le conseil d'Etat et les autres autorités ont eu l'honneur de présenter leurs hommages à la princesse.

(Journal de l'Empire.)

## INTÉRIEUR.

Paris, le 29 juin.

### SIXIEME SÉANCE DE LA JUNTE.

Bayonne, le 23 juin.

La Junte s'étant réunie le 23, à l'heure accoutumée, on a distribué les dernières feuilles du projet de constitution.

M. le président a proposé de former une commission qui serait chargée de faire l'extraire des opinions écrites que chaque membre devait remettre dans les trois jours, et de les adresser ensuite au président.

La Junte adoptant cette proposition, a nommé une commission de 13 membres.

On a continué la discussion; plusieurs discours ont été prononcés, tant sur le projet de constitution que sur des objets divers.

### DECRETS IMPÉRIAUX.

Par décret rendu à Bayonne, le 16 juin 1808, S. M. a nommé sous-préfet de l'arrondissement de Casal, département de Marengo, M. Fausson de Clavesana, de Turin, en remplacement de M. Laville, nommé à d'autres fonctions.



Un décret rendu par S. M. à Bayonne, le 16 juin 1808, relatif au remplacement provisoire des conseillers de préfecture, renferme les dispositions suivantes :

1. Les membres des conseils de préfecture qui, tous à la fois, seraient forcément empêchés d'exercer leurs fonctions, seront suppléés par un égal nombre de membres du conseil-général, autres que ceux qui seraient en même-tems juges dans les tribunaux.

2. Seront désignés par le ministre de l'intérieur les membres du conseil-général, sur la présentation du préfet.

Un décret rendu par S. M., à Bayonne, le 16 juin 1808, relatif au mariage des militaires en activité de service, contient les dispositions suivantes :

1. Les officiers de tout genre, en activité de service, ne pourront, à l'avenir, se marier qu'après en avoir obtenu la permission par écrit du ministre de la guerre.

Ceux d'entr'eux qui auront contracté mariage sans cette permission, encourront la destitution et la perte de leurs droits, tant pour eux que pour leurs veuves et leurs enfans, à toute pension ou récompense militaire.

2. Les sous-officiers et soldats en activité de service, ne pourront de même se marier qu'après en avoir obtenu la permission du conseil d'administration de leur corps.

3. Tout officier de l'acte civil, qui sciemment aura célébré le mariage d'un officier, sous-officier ou soldat en activité de service, sans s'être fait remettre lesdites permissions, ou qui aura négligé de les joindre à l'acte de célébration du mariage, sera destitué de ses fonctions.

Par décret rendu à Bayonne, le 16 juin 1808, S. M. a nommé aux 17 bourses et aux 34 demi-bourses, fondées dans le séminaire diocésain du Mans, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret rendu à Bayonne le 16 juin 1808, S. M. a nommé aux 13 bourses et aux 26 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Bordeaux, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret rendu à Bayonne, le 16 juin 1808, S. M. a nommé aux 20 bourses, et à 20 des 40 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Versailles, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Des décrets rendus par S. M., datés de Bayonne, le 16 juin 1808, qui autorisent l'acceptation de legs et donations faits aux hospices et aux pauvres de diverses communes, renferment les dispositions suivantes :

Le legs de 1500 fr. fait en faveur des enfans orphelins abandonnés d'Arras, département du Pas-de-Calais, par la demoiselle Marie-Guislainne-Jeanne-Isabelle Herman, sera accepté par la commission administrative des hospices de cette ville.

Le legs fait à l'hôpital Sainte-Marthe, d'Avignon, département de Vaucluse, par le sieur Jean-Claude Pancin, médecin, de ses biens et de son herbier, pour servir privativement à l'instruction des élèves en médecine, chirurgie et pharmacie, qui fréquentent cet hôpital, sera accepté par la commission administrative des hospices de cette ville.

Le legs universel fait à l'hospice de Beaulieu, département de la Corrèze, par le sieur Pierre Braconac, médecin, de tous ses biens, meubles et immeubles, sera accepté par la commission administrative de cet établissement, aux clauses, charges et conditions imposées par le testateur.

Le legs de 400 fr. fait aux pauvres de Chabeuil, département de la Drôme, par le sieur Jean-Claude Fayet, sera accepté par le bureau central de bienfaisance de ce canton.

Le legs fait aux pauvres les plus nécessiteux de la commune de la Chapelle-Moche, département de la Mayenne, par le sieur Jean-Baptiste Fleury, 1<sup>o</sup> d'une somme de 500 fr. à distribuer auxdits pauvres dans l'année du décès du testateur ; 2<sup>o</sup> d'une rente annuelle et perpétuelle de 200 fr. ; 3<sup>o</sup> des hardes et effets dudit testateur, sera accepté par le bureau de bienfaisance dudit lieu.

La supérieure-générale des sœurs de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, est autorisée à accepter,

pour et au nom des membres de son association établie à Marennes, département de la Charente-Inférieure, et de leurs successeurs, à perpétuité, la donation d'une maison et dépendances faite par les dames Doucher, Riviere et Arnoux, sœurs de la Charité, auxdites sœurs établies à Marennes et à leurs successeurs.

La constitution, au profit des pauvres de Meslay, département de Loir-et-Cher, par les sieur et dame Delaporte, d'une rente annuelle et perpétuelle de dix hectolitres de blé au capital de 1000 fr., sera acceptée par le bureau de bienfaisance de cette commune.

Le legs de 911 fr. 50 c. fait par la demoiselle Anne-Josephine Muller, pour être distribué ainsi : un tiers aux pauvres de Nideggen, un tiers aux pauvres de Montjoie, et un tiers aux pauvres de Duren (Roer), sera accepté par les bureaux de bienfaisance de ces communes, chacun pour le tiers qui le concerne.

Le legs fait par la dame Normant, veuve Billot, en faveur des séminaires de Nancy et de Besançon, du tiers à chacun d'une ferme appartenant à ladite dame, à Jonvelle, et d'un revenu de 860 francs environ, lequel legs doit appartenir à l'hôpital de Vesoul, dans le cas où l'établissement desdits séminaires n'aurait pas lieu, sera accepté par l'évêque de Nancy et par l'archevêque de Besançon, et par la commission administrative des hospices de Vesoul dans le cas prévu par ladite dame.

Le legs fait par la même dame, du tiers de la ferme mentionnée dans le précédent paragraphe, pour le revenu en être employé à l'instruction des enfans des indigens de la commune d'Ormoï, et subsidiairement au soulagement des pauvres vieillards infirmes, sera accepté par le bureau de bienfaisance de ladite commune d'Ormoï.

Seront pareillement acceptés par ledit bureau le legs d'une somme de 600 fr. fait en faveur des pauvres de ladite commune par la dame Normand, épouse du sieur Chevilly ;

Et le legs fait par les dames Normand, veuve Billot, et Normand, épouse du sieur Chevilly, d'une maison qu'elles possédaient par indivis audit Ormoï, et qui est estimée à 800 fr. en principal, pour être employée à servir de logement à une sœur d'école pour les enfans indigens de ladite commune d'Ormoï.

La donation entre-vifs, faite par la demoiselle Pétronille Vandewael aux hospices d'Ostende (la Lys), 1<sup>o</sup> d'une somme de 1451 fr. 24 c. en espèces ; 2<sup>o</sup> de toile blanche pour une valeur de 362 fr. 81 c. ; 3<sup>o</sup> de linge et vêtemens, estimés 615 fr., à charge par les hospices de recevoir la donatrice dans la Maison-Dieu, pour y être nourrie et entretenue, sa vie durant, sera acceptée, aux conditions imposées par la commission administrative.

L'offre faite par le sieur Pinot du Petit-Bois, de servir au profit des pauvres de Rennes (Ille-et-Vilaine), une rente de 600 liv., au capital de 12,000 liv., sera acceptée par le bureau de bienfaisance de cette ville.

La donation de 250 francs de rente annuelle faite aux sœurs hospitalières, dites d'Ernemont, à Rouen (Seine-Inférieure), par demoiselle Françoise Clotilde Widebieu aux fins de servir à l'entretien de l'établissement desdites sœurs d'Ernemont, dans la commune de Freuquenne, arrondissement de Rouen, sera acceptée par M. le cardinal archevêque de Rouen.

Le legs fait aux pauvres des paroisses de Saint-Hilaire, Saint-Prengts, Saint-Didier et de Saint-Maurice de la ville de Sens, département de l'Yonne, par la dame Marguerite-Antoinette Tabor, épouse du sieur Pierre-Jacques Thomas, d'une somme de 3000 fr., exigible après le décès dudit sieur Thomas, à charge d'une oblation annuelle de 6 fr. aux curés et marguilliers de chacune des paroisses désignées, pour la célébration d'une messe à perpétuité ;

Et le legs fait aux pauvres des paroisses de Saint-Hilaire et de Saint-Nicolas de la même ville, par le sieur Cornélis Schillemans, d'une rente de 300 fr. sur l'Etat.

Seront acceptés par le bureau de bienfaisance de Sens.

Le legs de 800 l. ou 790 fr. de rente perpétuelle, fait à madame la supérieure des sœurs de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, par feu le sieur Enguehard, prêtre de la mission de Saint-Lazare, sera accepté par ladite supérieure, pour être employé au soulagement desdites sœurs.

Le legs de 1000 fr. fait à l'hospice Saint-Joseph de-la-Grave, et le legs de parcelle somme fait à l'hôpital Saint-Jacques de la ville de Toulouse, département de la Haute-Garonne, par la demoiselle Marguerite-Elisabeth Dubarry, seront acceptés par la commission administrative des hospices de cette ville.

## GÉOGRAPHIE. — STATISTIQUE.

*Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle Espagne* ; ouvrage qui présente des recherches sur la géographie du Mexique, sur l'étendue de sa surface, et sa division politique en intendances, sur la population actuelle, l'état de l'agriculture, de l'industrie manufacturière et du commerce, sur les canaux qui pourraient réunir la mer des Antilles au grand Océan, sur les revenus de la couronne, la quantité de métaux qui a reflué du Mexique en Europe et en Asie depuis la découverte du Nouveau Monde, et sur la défense militaire de la Nouvelle-Espagne ; par Alexandre de Humboldt ; avec une atlas physique et géographique fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellemens barométriques (1).

Le titre de cet ouvrage explique assez le but de l'auteur et l'importance de l'objet. C'est une nouvelle preuve de l'universalité des connaissances de M. Humboldt, et une des parties les plus utiles de son mémorable voyage. Sa carte de la Nouvelle-Espagne est fondée, pour tous les points principaux, sur ses propres observations astronomiques, que des épreuves et des vérifications multipliées nous ont appris à reconnaître pour très-exactes. Pour les détails, il s'est servi concurremment des observations astronomiques, des mesures géodésiques, ou lorsque ces moyens lui ont manqué, il s'est appuyé sur des renseignemens officiels qui lui ont été généreusement communiqués par le gouvernement espagnol au Mexique, ou enfin sur des journaux de route, comparés et discutés avec soin. M. Humboldt n'a pas employé confusément et sans critique ces matériaux hétérogènes, comme aurait fait un compilateur ; il les soumet dans son introduction à un examen rigoureux et impartial ; il montre ce que l'on peut accorder à chacun d'eux de confiance, et redresse les erreurs auxquels leurs auteurs ont pu donner lieu. Pour cette partie de discussion et de critique, on voit que c'est d'Anville qu'il a pris pour modèle, et certes il ne pouvait pas mieux choisir ; le reste fixé par des observations célestes est à l'abri de toute atteinte et hors de la probabilité. Il est facile de sentir combien un atlas fondé sur de pareilles données et fait dans de tels principes doit mériter de confiance ; et quant à l'importance dont il est, on peut en juger aisément par les erreurs énormes qui existaient sur la position des villes les plus considérables du nouveau Continent, avant que M. Humboldt les eût rectifiées par ses observations. Par exemple, la longitude de Mexico, avant M. Humboldt, était en erreur de plus de deux degrés et demi ; celle de Quito l'était de près d'un degré ; un grand nombre de points du nouveau Continent, rattachés à ces positions défectueuses, se trouvaient également faux ; enfin, d'autres manquaient absolument : par exemple, comme le remarque M. Humboldt, on chercherait vainement sur la plupart des cartes publiées en Europe, la ville de Guanaxato qui a 70,000 habitans ; et l'on ne trouverait sur aucune la position de Real de Catorce, dans l'intendance de San-Luis-Potosi, mine dont on retire chaque année pour près de 20 millions de France, d'argent.

Qu'il nous soit permis de remarquer ici à l'avantage des sciences mathématiques, que c'est à elles que la géographie doit cette exactitude à laquelle elle s'efforce aujourd'hui d'atteindre. Les progrès immenses qu'elle a faits depuis un siècle, sont dus à la perfection des tables de la lune, du soleil et des satellites de Jupiter. Voilà les vrais fondemens de la géographie, les seuls moyens de lui faire faire des acquisitions durables. Il nous faut maintenant des nombres, des nombres précis, et non pas des estimations incertaines qui trompent le public, accréditent les préjugés, et laissent tout à faire à l'homme instruit qui voudra les rectifier par des observations.

L'Atlas Mexicain de M. Humboldt est composé de 20 cartes supérieurement exécutées, qui représentent, non-seulement la position des lieux, mais la hauteur du sol, ses inégalités et les circonstances les plus remarquables de sa constitution physique. En voici les titres :

1<sup>o</sup>. Carte générale du royaume de la Nouvelle-Espagne, dressée sur des observations astronomiques, sur des plans manuscrits, sur des journaux de route, et sur la réunion de tous les matériaux qui existaient en 1804 dans la capitale de Mexico.

2<sup>o</sup>. Carte du Mexique et des pays voisins présentant les limites occidentales de la Louisiane et des Etats-Unis.

3<sup>o</sup>. Carte de la vallée de Mexico ou de l'ancien Tenochtitlan, avec la chaîne de montagnes qui environne le plateau d'Anahuac.

(1) Première livraison. A Paris, chez F. Schall, libraire, rue des Fossés Saint-Germain l'Auxerrois, n<sup>o</sup> 27 ; et à la boutique, chez J. C. Goussier, libraire.



4°. Carte qui présente neuf points, sur lesquels on a projeté des communications entre la Mer-du-Sud et l'Océan Atlantique.

5°. Carte réduite de la route d'Acapulco à Mexico.

6°. Carte réduite de la route qui mène de Mexico à Durango.

7°. Carte de la route qui mène de Durango à Chihuahua.

8°. Carte de la route qui mène de Chihuahua à Santa-Fe!

9°. Carte réduite de la partie orientale de la Nouvelle-Espagne, depuis le plateau de la ville de Mexico, jusqu'au port de la Vera-Cruz.

10°. Esquisse d'une carte qui présente les fausses positions attribuées aux ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, et à la capitale de Mexico.

11°. Plan du port de la Vera-Cruz.

12°. Tableau physique de la pente orientale du plateau de la Nouvelle-Espagne. Chemin de Mexico à Vera-Cruz, par Puebla et Xalapa.

13°. Tableau physique de la pente occidentale du plateau de la Nouvelle-Espagne; chemin de Mexico à Acapulco.

14°. Tableau du plateau central des montagnes du Mexique, entre les 19 et 21° de latitude boréale; chemin de Mexico à Guanajuato.

15°. Profil du canal de Huehuetoca, creusé pour préserver la ville de Mexico du danger des inondations.

16°. Vues pittoresque des volcans de Mexico qui ont 5400 mètres (2771 toises), et 4786 mètres (2455 toises) de hauteur.

17°. Vue pittoresque du volcan d'Orizaba, qui a 5295 mètres (2717 toises) de hauteur au-dessus du niveau de l'océan.

18°. Plan du port d'Acapulco.

19°. Esquisse d'une carte qui présente les diverses routes par lesquelles les richesses métalliques affluent d'un Continent à l'autre.

20°. Figures représentant l'Area (la surface géographique) de la Nouvelle-Espagne et de ses intendances.

La première livraison, qui paraît en ce moment, ne contient que les nos 9, 11, 13, 14 et 17. Ils ne laissent rien à désirer du côté de l'exécution.

Les considérations géographiques exposées par M. Humboldt sont suivies d'un essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. Ici ce n'est plus le savant qui parle, c'est l'homme d'Etat éclairé qui, s'appuyant sur des données précises, calcule les moyens d'une nation. M. Humboldt examine l'influence du climat, du sol et de la situation géographique de la Nouvelle-Espagne, sur son existence politique, sa population, son gouvernement intérieur, son industrie agricole, manufacturière et commerciale. Il examine les développemens que l'on pourrait donner à cette industrie et aux revenus de l'Etat, soit en creusant des ports dans les endroits les plus favorables à la navigation et au commerce dont il indique et discute la position, soit en ouvrant des canaux qui joindraient le grand Océan à la mer des Antilles, projets dont il calcule la possibilité et l'exécution la plus avantageuse. Il considère également la forme du gouvernement intérieur du pays, et le système de défense militaire le plus convenable pour le mettre à l'abri d'une invasion. Toutes ces considérations, outre leur intérêt propre qui naît de leur importance, en acquièrent encore un autre non moins puissant qui accompagne toujours la certitude. Ici tout est vrai, tout est réel, tout est calculé, et l'on n'y trouve nulle part de ces aperçus vagues et hasardeux, qui ne sont bons qu'à enfanter des systèmes ou à propager des erreurs.

Les personnes qui par leurs possessions ou l'influence de leurs places, ont intérêt de connaître l'état politique de la Nouvelle-Espagne, ne trouveront nulle part ailleurs des renseignements si exacts, si précis, si multipliés. C'est, nous le répétons encore, un des plus beaux résultats du voyage de M. Humboldt. Lorsque des hommes distingués par leur mérite se sont déterminés à entreprendre des voyages pénibles pour l'avancement des connaissances sociales, ils ont toujours eu un but particulier, relatif au genre d'étude qu'ils affectionnaient spécialement. Il était réservé à M. Humboldt d'embrasser à lui seul tous les projets utiles, et de réunir tous les moyens nécessaires pour les exécuter. Si vous examinez ses observations astronomiques, vous croirez qu'il a donné tout son temps à l'étude du ciel. Si vous passez à ses observations de physique ou d'histoire naturelle, il vous semblera qu'il lui suffirait d'être physicien ou naturaliste. Si vous l'interrogez sur les antiquités des peuples qu'il a vus, sur leur langage, leurs mœurs, leur histoire, leur origine connue ou présumée, vous croirez que l'étude de l'histoire et des révolutions morales des peuples ont dû l'occuper entièrement; mais ce qui vous frappera encore plus, et ce qui le distingue encore davantage, c'est que toutes ces connais-

sances diverses ne se trouvent chez lui ni isolées, ni confuses, mais unies par les rapports généraux que découvre un esprit élevé, et embellies des vives couleurs de la plus brillante imagination.

BIOT, de l'Institut.

## INDUSTRIE NATIONALE.

Les expériences chimiques de M. Manfredi, pensionné de S. M. l'EMPEREUR ET ROI, fabricant de nankins et teinturier à Cologne, associé de la maison Belling et compagnie, concernant son importante découverte pour teindre en bleu sans indigo, le coton, la soie, la laine et les draps fabriqués, ont été constatées d'une manière authentique. M. Manfredi a fait trois opérations en cette ville, en présence de M. le préfet et d'un grand nombre de fabricans de draps. Les succès qu'elles ont obtenus ont été consignés dans les trois pièces suivantes, que l'intérêt du commerce et des manufactures nous fait un devoir de publier:

*Première pièce.* La couleur bleue que M. Manfredi a faite sous les yeux de M. le préfet du département de la Roër, et de plusieurs fabricans de draps et négocians, a parfaitement réussi sur les cotons filés, et a subi sur la laine, un débouille de vin pierre sans perdre aucunement de sa couleur. Nous avons passé, après cet échantillon teint à la manière de M. Manfredi, à la cure d'indigo, où il augmente sensiblement de couleur. Cet essai encourageant mérite d'être approfondi. Nous allons entamer l'épreuve pour faire deux coupons, dont l'un doit être teint au mordant et à la composition de M. Manfredi, et l'autre remonté à la cure d'indigo. Le résultat sera connu après la fabrication complète de ces deux coupons.

Aix-la-Chapelle, le 31 mai 1808.

IG. VAN HOUTEM.

*Deuxième pièce.* Les soussignés ayant assisté à l'expérience faite ce jour pour teindre la laine selon le procédé inventé par M. Stella Manfredi, de Cologne, se sont convaincus que ledit chimiste n'emploie pas, dans son procédé, de l'indigo; la laine teinte est parvenue à un tel degré de couleur foncée, qu'elle nous donne beaucoup d'espérance de pouvoir l'employer à faire du drap bleu, bien qu'elle n'ait pas encore acquis le degré d'égalité que nous lui aurions désiré, et à laquelle nous espérons parvenir en répétant l'opération.

Fait à Aix-la-Chapelle, le 7 juin 1808.

IGNACE VAN HOUTEM, RETHEL.

*Troisième pièce.* En répétant l'essai qui fut fait sur une portion de laine, le 7 juin, sur un coupon de drap, nous avons trouvé que la couleur bleue faite par M. Manfredi, sans application d'indigo, pourrait être d'un grand usage dans sa fabrication, principalement parce qu'après avoir passé par toute espèce d'acide, et même finalement par la potasse, elle n'a changé que faiblement; le coupon ayant passé par le moulin à dégorger, et lavé avec la terre de foulon, a présenté, après cette opération, une couleur qui pourra servir avec un grand avantage aux draps pour l'armée; le bon marché de la couleur y étant d'une importance majeure.

Aix-la-Chapelle, le 15 juin 1808.

IGN. VAN HOUTEM, RETHEL.

(Journal du Commerce.)

## ARTS MÉCANIQUES. — INDUSTRIE.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Autant le Moniteur montre une sage réserve en s'abstenant de répéter des annonces vagues ou hasardées, et de donner cours aux exagérations de l'enthousiasme ou du charlatanisme, autant il met d'empressement à accueillir toute découverte bien constatée, qui promet à la science de nouveaux progrès, à l'industrie de nouveaux développemens, à la société de nouveaux avantages. L'intérêt doit augmenter encore si avec tout cela, l'auteur d'une découverte se recommande par ses qualités personnelles, et par la modestie qui accompagne le vrai talent.

C'est à tous ces titres que je vous prie de donner place dans votre journal à quelques mots sur la machine hydraulique inventée par M. Donnavy, armurier-mécanicien à Provins.

Beaucoup de journaux en ont parlé, d'abord d'une manière inexacte en la plaçant à Beauvais, et en témoignant sur ce qu'on en disait, des doutes, à la vérité assez naturels. Mais bientôt une lettre insérée dans le *Journal de Paris*, sous le nom d'*hydrophile*, a rétabli l'exactitude

des faits, certifié l'existence de la machine, et la rendue à son véritable auteur et au pays qui la possède. Depuis lors le maire de Provins (1) a écrit sur le même sujet en sa double qualité de maire et de président de la Société d'agriculture. D'autres ont cité textuellement les procès-verbaux de cette même société. Enfin M. Aubert du Petit-Thouars, directeur de la pépinière du Roule, s'est rendu exprès sur les lieux, a vu la machine et l'inventeur, et a publié dans la *Gazette de France* (2) une relation qui, d'après l'exactitude des observations et les lumières de l'observateur, peut passer pour un véritable rapport d'expert. Il ne doit donc plus rester aucun doute sur la réalité de la découverte. Il ne s'agit que de l'apprécier sous les rapports de la science et de l'utilité publique.

Ce n'est point, comme on l'a dit, une invention due au hasard ou à une inspiration soudaine. C'est le résultat de longues méditations et de tentatives multipliées; c'est l'ouvrage d'un homme qui joint à un génie inventif, des connaissances positives, un esprit patient et calculateur, une main adroite et exercée. Ce n'est qu'après six ans d'essai que M. Donnavy est parvenu à réaliser ses idées ou du moins à en amener l'exécution au degré de perfection et de simplicité qu'il lui a donnée.

Sa machine est établie dans un puits au milieu de son jardin. C'est là que je l'ai vu à plusieurs reprises, dans deux voyages que j'ai faits à Provins. J'ai causé avec l'auteur qui répond d'une manière très obligeante aux questions qu'on lui adresse avec la réserve convenable; mais qui sait aussi au besoin éluder les questions indiscrettes, et déjouer les tentatives plus indiscrettes encore, que quelques personnes se sont permises pour surprendre son secret.

Le mécanisme est si peu compliqué, suivant lui, qu'il suffirait à un enfant de le voir pour le comprendre. La seule partie visible de l'appareil, consiste en un réservoir élevé de quelques pieds au-dessus du puits, et duquel descendent trois tuyaux d'inégale grosseur. Le plus gros des trois sert à l'ascension de l'eau. Un des petits sert simplement à la diriger vers sa destination. L'usage du troisième n'est pas désigné; mais il y a lieu de croire que c'est une des pièces essentielles, et en quelque sorte l'âme de la machine. Le surplus du mécanisme est placé au fond du puits.

L'eau s'élève à 28 ou 30 pieds au-dessus de son niveau, et alimente sans relâche un jet d'eau placé au milieu d'un bassin. Le volume d'eau fourni est environ de trois muids par heure. Le trop plein du bassin est ramené dans le puits.

On ne sait pas encore par expérience jusqu'à quel point on peut augmenter la hauteur de l'ascension et le volume de l'eau élevée; mais M. Donnavy est persuadé que cette augmentation peut aller très-loin, et il ne saurait en assigner le terme.

On ne voit ici aucune force étrangère d'employée. Point de courant; la machine est sur une eau stagnante. Point de vent; tout est renfermé. Point de poids ni de ressorts; il faudrait les remonter. Point de bras, point d'animaux, point de vapeurs; tous ces moyens sont visibles, variables, bornés. On est donc forcé de conclure, tout incroyablement que peut paraître ce résultat, que la machine renferme en elle-même son principe d'action, et que le mouvement une fois imprimé est entretenu par une force quelconque de réaction, que fournit l'eau même sur laquelle il opère. C'est aussi le dire de l'auteur; c'est celui des commissaires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Provins. Depuis trois ans que cette machine est en action, elle ne s'est arrêtée qu'une fois, et cela par l'engorgement d'un tuyau où des feuilles seches avaient pénétré; inconvénient facile à prévenir.

Quelques personnes ont vu là une solution du trop fameux problème du mouvement perpétuel. C'en est peut-être une heureuse approximation; mais ce qui paraît plus certain, c'est que cette machine diffère dans ses moyens et dans ses effets, de toutes celles qui ont été jusqu'à présent exécutées ou proposées; que par conséquent c'est une acquisition pour la science; qu'enfin c'est un nouveau pas de fait en mécanique. Les commissaires de la Société d'agriculture ont proposé de donner à cette machine le nom de son auteur. La prétention est des plus justes; nous l'appellerons donc la *Donnavy*, et sans doute le public adoptera ce nom.

Les applications possibles de la Donnavy sont sans nombre; et comme l'observe M. du Petit-Thouars, *l'imagination se perd dans l'énumération des services qu'on peut en attendre.* Distribuer l'eau en abondance aux jardins et aux champs, l'élever sur le sommet des montagnes, l'amener à la surface des terrains les plus arides, par-tout où on pourra la trouver dans les retraites

(1) *Journal du Sair*, 5 juin.

(2) 11 juin.



de la terre ; la faire monter au plus haut des habitations pour tous les usages domestiques ; tirer d'un lac, d'un étang ou d'un puits des courans, des chutes d'eau propres à faire agir des moulins et usines ; faciliter l'établissement des canaux de navigation et d'arrosage ; dessécher les marais, trouver enfin dans son emploi mille moyens de diminuer la peine et la dépense en multipliant les produits, ou d'entreprendre des choses que les moyens actuellement en usage ne permettent pas de tenter, telle est la faible esquisse des avantages que l'on entrevoit, et que le tems et l'usage développeraient tous les jours.

Maintenant quel doit, quel peut être le sort de cette découverte ? M. Donnavy a vendu son secret à des négocians de Marseille (M. Brunel et compagnie) qui ont entrepris des dessèchemens de marais. Aucune considération ne le déterminerait à sécréter de ses engagemens. Il ne m'apparaît pas de prendre l'initiative d'une mesure quelconque qui pourrait être jugée convenable, pour que la société entière fût mise à portée de jouir d'une découverte qui paraît si intéressante ; mais ici tout me paraît appeler au plus haut degré l'attention de ceux qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture, et qui ont constamment leurs regards fixés sur des objets d'utilité publique.

J'ai l'honneur, etc., etc. R. . . .

## SPECTACLES.

Les théâtres sont en quelque sorte devenus depuis quelques années des galeries de portraits ; chacun d'eux en a formé un plus ou moins étendue ; souverains, ministres, hommes d'état, hommes d'église, de robe, ou d'épée, poètes, littérateurs, artistes, femmes célèbres par leurs vertus, leurs écrits, leur beauté, leur talent, leur galanterie même ; tous les noms devenus fameux ont été offerts, on pourrait même dire traduits sur notre scène, et les dictionnaires historiques ont été pour l'imagination de beaucoup d'auteurs, ce qu'est le dictionnaire des rimés pour la verve de certains poètes. Malheureusement il manque à la plupart de ces ébauches, le premier mérite exigé dans un portrait, la ressemblance et la vérité.

On conçoit aisément comment ce genre a séduit la facilité et le désir de paraître, d'une foule de jeunes auteurs : le choix d'un nom qui fixe l'attention, l'intérêt, la curiosité ou la malignité publique, une anecdote vraie ou fautive, des traits attribués au personnage, quelques mots qu'on lui a prêtés, une intrigue bannale, et voilà une pièce faite, et voilà un homme célèbre livré au jugement de la postérité, quelquefois de ses contemporains, trop souvent au souvenir de sa famille et de ses amis.

Quelque soit le danger de ces sortes de productions qui donnent à l'histoire les formes du roman ou celles de la comédie, qui dénaturent les idées reçues, ou donnent des notions fausses, qui favorisent la paresse, léguent la stérilité des auteurs, et donnent à des lecteurs ou à des spectateurs oisifs, une trop facile et trop fautive instruction ; ils ont moins d'inconvéniens quand le personnage est ancien, que sa vie est bien connue, et qu'en effet l'histoire qui peut médire, est là pour rectifier le roman s'il calomnie ; mais l'inconvénient est grave quand la mort récente du personnage n'a pas permis de répandre sur les détails de sa vie domestique, sur son personnel, autant de notions que son talent a jeté d'éclat sur sa renommée.

C'est une idée fort triste et presque décourageante pour l'homme qui de son vivant jouit de quelque célébrité, que de se dire : après ma mort combien de tems laissera-t-on ma cendre en paix ? combien de tems ma mémoire sera-t-elle respectée ? Quel auteur s'emparera de ma réputation pour commencer la sienne ? Sur quel théâtre figurai-je ? me fera-t-on parler en prose, en vers, en vaudeville ? Quelle figure me donnera-t-on ? comment sera-t-il peint par des hommes qui ne m'ont vu qu'à peine, ou point du tout, et qui cependant décriront précisément mes mœurs, ma vie intérieure, mes habitudes, ma manière d'être, de sentir, de penser, et voudront les exprimer comme s'ils avaient passé toute leur vie avec moi ? J'avoue qu'il y a vraiment quelque plaisir à être dispensé par son obscurité de concevoir une telle inquiétude, dont j'ai vu singulièrement frappés des hommes qui en effet avaient des droits à la renommée.

Ces réflexions nous sont venues à l'esprit toutes les fois que nous avons dû parler d'une pièce prétendue historique, et nous les hasardons en cette circonstance, parce que l'auteur du nouvel opéra, intitulé *Cimarosa*, paraît se les être faites à lui-même, puisqu'il a gardé l'anonyme, et que dans cet ouvrage il n'a certainement voulu que donner un cadre musical, un canevas à un compositeur dont les succès au Théâtre-Feydeau se sont vus avec tant de rapidité : le lecteur

C'était en effet une idée assez heureuse, si elle n'était pas téméraire, et une sorte de bonne fortune pour un musicien de l'école italienne, que de mettre en scène l'un des grands maîtres de cette école, l'ingénieux, l'aimable, le riche et brillant Cimarosa.

Peut-être, et le public paraissait s'y attendre, le compositeur eût-il dû avoir la réserve discrète de ne faire chanter ou composer par Cimarosa que des morceaux choisis dans ses plus belles partitions ; tout le reste eût appartenu au compositeur moderne, et là même, son infériorité eût été de quelque prix ; elle eût été, si l'on peut le dire, théâtrale, puisqu'elle eût contribué à faire ressortir le mérite et l'éclat des morceaux empruntés. Dans cette idée, Cimarosa, par exemple, eût pu être présenté composant dans toute la fraîcheur de ses idées musicales, son délicieux *Pris che spuntò* ; il eût pu faire étudier à un chanteur bouffon son piquant rondo *Sai Morrelli*, ou faire exécuter une de ces belles scènes de l'italienne à Londres que l'admirable voix de M<sup>me</sup> Duret eût encore embellies, ou répéter un de ces morceaux finals qu'il partage avec Paësiello, l'honneur d'avoir rendus si riches d'harmonies, et même quelquefois si scéniques.

Dans cette hypothèse, plus les morceaux auraient été connus et véritablement classiques, plus ils auraient été bien choisis, plus le public aurait aimé à les retrouver et à les entendre dans la bouche de nos chanteurs français, dont quelques-uns n'ont à redouter aucune concurrence étrangère.

Ce parti n'est pas celui adopté par l'auteur anonyme : tout ce que Cimarosa chante, compose, accompagne et fait chanter, est du M. Nicolo : il a pris la tâche toute entière et toute entière la responsabilité ; sans le rapprochement du nom du maître, et sans les souvenirs que ce nom ramène sans cesse à notre oreille, le compositeur aurait certes brillé davantage ; cependant s'en souvenant à côté de ce nom, et avoir lutté contre ces souvenirs n'est ni sans mérite ni sans gloire. Dans plusieurs morceaux agréablement écrits, M. Nicolo a rappelé le style de Cimarosa sans se permettre de réminiscence positive. Son ouverture est bien dans la manière du maître, et rappelle particulièrement la forme et la coupe de celle du *Matrimonio*. L'introduction où des interlocuteurs dérangent un accordeur de piano, est un morceau fort piquant et vraiment bouffon ; c'est celui de l'ouvrage qui est écrit avec le plus de verve et d'originalité ; les couplets de l'élève du Conservatoire de Naples sont médiocres ; et qu'ont de commun en effet des couplets avec un élève de ce Conservatoire si fameux qui a transmis à celui de France la mission de continuer sa renommée ? L'invocation que Cimarosa est censé composer est un morceau un peu vague, mais c'est le défaut inséparable de ces sortes de sujets ; Martin le chante d'une manière supérieure : son goût et sa méthode ont ici paru s'épurer encore, et sa voix gagne en éclat, étendue et flexibilité.

Le duo entre Cimarosa et son intéressant élève (M<sup>me</sup> Duret), a des passages d'une mélodie pure et d'un effet enchanteur ; mais l'ensemble du duo nous aurait paru devoir être conçu d'une manière plus grande, et offrir des formes plus larges et plus savantes : le final du 1<sup>er</sup> acte a des parties excellentes ; la coupe en est habile et l'effet très-heureux.

Dans l'entr'acte et derrière la toile, il se passe bien des événemens ; le musicien commence par imiter le calme profond de la nuit. Puis tout-à-coup des cris retentissent sur le théâtre, l'alarme se répand, le tocsin sonne, on crie au feu, on jette les meubles par la fenêtre. Le tumulte enfin cesse avec l'incendie, les choristes se reposent, l'orchestre se tait et la toile ne se lève pas encore : cet effet, nécessaire à l'intrigue et neuf à la scène, a paru piquant à quelques-uns ; d'autres, l'œil fixé sur cette toile qui ne se levait pas, impatientés d'entendre toujours et de ne voir jamais, ont trouvé l'intention bizarre et l'exécution un peu longue. Au deuxième acte, il y a peu de musique et elle n'y est pas bien en scène. M<sup>me</sup> Duret chante un air de bravoure avec une hardiesse d'exécution qui commence à rivaliser avec la beauté de ses moyens. Cimarosa a le tort d'y chanter aussi une romance qu'il dit être répétée dans Naples, et dont le style est tout-à-fait étranger aux canzonnettes, aux barcarolles, aux nocturnes qui nous viennent de ce pays.

Voici bien des détails sur le genre et sur la musique d'un ouvrage dont nous n'avons pas encore dit le sujet ; l'énoncer nous semble assez inutile : Cimarosa fut le meilleur des époux et des pères, l'homme le plus aimable, le plus aimé de tout ce qui l'a connu. Sa taille était extraordinairement épaisse ; mais sa tête charmante avait presque le caractère de son talent et de ses ouvrages ; on ne connaît de lui que des traits qui l'honorent, des ouvrages qui l'immortalisent, une vie sans reproche et une mort déplorable ; il ne paraît s'être livré, à aucune époque

de sa vie, à ces écarts, à ces dérèglemens, à ces folies qu'on pardonne quelquefois aux grands talents, mais qui ne laissent pas que de les déparer et les rendre moins estimables ; cependant on le peint ici comme joueur et assez dissipé, comme accablé de dettes, en proie à des usuriers qui le dépouillent, ruiné, au pharaon, et réduit à user de l'artifice d'un valet qui met de feu chez lui pour que tout Naples l'accable de présens et de gratifications. Il refuse tout, il est vrai, et déclare le subterfuge de son valet ; mais en ce cas à quoi bon ce subterfuge, et qu'a d'heureux et de comique une telle conception ? Certes l'auteur n'a pas eu l'idée d'offenser la mémoire d'un homme dont il a choisi le nom comme gage et moyen de son succès ; il est à cet égard complètement justifié sur l'intention. Mais il a mis son personnage dans une position désagréable, humiliante et presque punissable, sans vraisemblance et certainement sans vérité. Nous avons vu des amis, des élèves de Cimarosa profondément attachés à sa mémoire, vivement affectés de cette erreur de l'anonyme et ce sentiment seul hautement exprimé, faisait assez l'éloge de Cimarosa pour démentir la fable sur laquelle repose l'ouvrage. S. . . .

## EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100, du 22 mars 1808 . . . 84 fr. 65 c.  
Léon, Louis du 22 sept. 1808 . . . 82 fr. . . c.  
Act. de la B. de Fr. . . . . 1327 fr. 50 c.

## SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur donneront aujourd'hui, *Philoctète*, et le *Distrain*.

Théâtre de l'Impératrice, à l'Odéon, faubourg Saint-Germain. Par l'Opéra-Buffer, la 1<sup>re</sup> repr. de *la Capricieuse penita*, (la Capricieuse repentante.) — Les contre-maîtres rendus à la dernière repr. de l'Opéra-Buffer seront reçus aujourd'hui et jours suivans.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, *Cimarosa*, opéra comique en 2 actes.

Théâtre du Faubourg, rue de Chartres. Au. l'Etourderie, Poisson chez Colbert, et l'Ancho. Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Au. la 22<sup>e</sup> repr. de l'Ange tutélaire, et M. et M<sup>me</sup> Denis, ou Souvenez-vous-en.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Au. l'Héroïne américaine, précédé des Chevaliers du Lion.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Au. Grands exercices, suivis de la 5<sup>e</sup> repr. de l'Equitation.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une troisième rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n<sup>o</sup> 7. Au. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi à 9 heures du soir.

Tivoli, Chaussée d'Antin, rue Saint-Lazare. Au. Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux, Spectacles, le prix du Dragon, Fanfare, Sérénade, Concert, Danses. Spectacle de M. Olivier. Opticographie de M. Gabbos. Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Exercices de MM. Forioso et Longuemare. Feu d'artifice, représentant le départ des Chauves-Souris pour le Bengale, etc. Le sieur Gaudot franchira deux hommes sur la corde, et M. Forioso fera son ascension au milieu du feu.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n<sup>o</sup> 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

Cabinet Phelloplastique de M. Stamaty, rue Vivienne, n<sup>o</sup> 14, en face de la rue Colbert. On y jouit de la vue des édifices, monumens et ruines de Rome, de plusieurs parties de l'Italie et du Midi de la France, le tout exécuté en liège. Il est ouvert au public tous les jours, excepté les jeudis depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq après-midi.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins n<sup>o</sup> 9.